



Une Nuit de Noël d'Autrefois

AU XVIII^e siècle, la nuit de Noël était la plus lumineuse de l'année. On répétait, en France, que Venise, cette nuit-là, consommait, pour éclairer la Piazza, plus de cire blanche que l'Italie entière pendant douze mois. Et on rêvait d'imiter Venise.

A Paris, en l'honneur de Noël, lésiner sur les chandelles eût semblé une impiété misérable. Les autres soirs, sans doute, si le temps était clair, on évitait d'allumer, dans les rues, les lanternes ou, après 1776, les réverbères. La lune comptait sur les lanternes, les lanternes comptaient sur la lune et ce qu'il y avait de plus clair, c'est qu'on n'y voyait goutte.

Mais la nuit de Noël, les gratifications gagées par le Roi sur d'épargne du luminaire traversaient leur plus terrible épreuve. On chansonnait sans pitié ces "pensions de clair de lune" destinées, par

fondation, à être payées "par quartier". Mieux que jamais, les cent mille fanaux, dont parle Voltaire,

Formaient un jour de fête au milieu de la nuit.

Dans les églises, comme dans les rues, le souci d'éclairer les coins obscurs était extrême. Il possédait la société la plus haute, chez la Duchesse d'Orléans, par exemple.

Il arrivait qu'on glissât jusque dans la poche d'un Marquis, d'un Comte ou d'un évêque distraits, de mignonnes chandelles allumées. Et c'était, à travers les tribunes, la secousse discrète de petits rires étouffés.

Ces scènes étaient peu édifiantes pour les domestiques, placés en face, et les bourgeois, qui priaient en bas.